

Les noms de monuments khmers

Pou-Lewitz

Citer ce document / Cite this document :

Pou-Lewitz. Les noms de monuments khmers. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 78, 1991. pp. 203-227;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.1991.1775>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1991_num_78_1_1775

Fichier pdf généré le 08/02/2019

LES NOMS DE MONUMENTS KHMERS

PAR

SAVEROS POU*

* Les noms géographiques sont donnés en transcription française courante. Plus spécifiquement, l'orthographe est donnée en translittération en italique; la prononciation, entre barres obliques, au moyen de l'API.

Le terme « médiéval » appliqué au Cambodge désigne la période étalée sur les xv^e-xviii^e siècles *grosso modo*. En linguistique, on parlera du khmer « moyen ».

ABRÉVIATIONS

<i>ASEMI</i>	<i>Asie du Sud-Est et Monde Insulindien.</i>
<i>BEFEO</i>	<i>Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient.</i>
<i>C</i>	<i>Corpus des inscriptions du Cambodge.</i>
<i>IC</i>	<i>Inscriptions du Cambodge (G. Coedès).</i>
<i>JA</i>	<i>Journal Asiatique.</i>
<i>MA</i>	<i>Mémoires Archéologiques (EFEO).</i>

act.	actuel.
khm.	khmer.
khm.md.	khmer moderne.
khm.my.	khmer moyen.
litt.	littéral, littéralement.
n.	nom.
p.	pāli.
sk.	sanskrit.
vx.khm.	vieux khmer.

Voici un sujet fameux dans la culture khmère. Il a eu la faveur de beaucoup de monde, du pays comme d'ailleurs, des gens de différentes cultures et conditions, ayant différentes motivations, vues du monde et démarches intellectuelles. En premier lieu, le peuple khmer tout entier s'en est préoccupé pendant des siècles et l'a entretenu, depuis la chute d'Angkor (xv^e siècle); et cette préoccupation se reflète dans la tradition orale ainsi que dans la littérature — œuvre de lettrés-poètes (*kavipaṇḍil*). Le résultat concret en est l'existence dans la communauté des Khmers de nombreux légendes et contes étiologiques dont le plus fameux est la légende de « La Fondation d'Angkor », ou *Lpoek Aṅgar Vall* (cf. *inf.* III).

En second lieu, ce sujet a excité la curiosité de nombreux étrangers de diverse appartenance. Depuis le milieu du siècle dernier, certains voyageurs occidentaux ont accordé une attention soutenue aux noms des monuments khmers qu'ils visitaient, les notant et les traduisant de façon toute personnelle¹; et quelques-uns ont même laissé des notes pseudo-sémantiques à ce sujet. Celui-ci a également et fortement intéressé les savants et chercheurs dès la fin du XIX^e siècle, en particulier les historiens au sens large du terme. Disons tout de suite que cette attraction quasi inévitable n'a rien de surprenant pour quiconque bien informé sur la langue et la civilisation du Cambodge : les noms de lieux khmers, comme tous les noms propres, sont remarquablement transparents et paraissent tous chargés de sens. En particulier les noms des monuments khmers — monuments aujourd'hui distribués sur les territoires du Cambodge, du Laos et de la Thaïlande — ont en général un charme désuet et un pouvoir évocateur auxquels il est difficile de résister. On comprend alors que des chercheurs archéologues, historiens ou géographes, aient voulu pousser plus loin leurs recherches pour découvrir l'étymologie des noms de monuments qui les intéressaient. Ils avaient différents points de départ, différentes approches, mais dans l'ensemble un certain nombre d'idées préconçues limitaient déjà leurs démarches. En plus, la plupart connaissaient peu, ou mal, le khmer; et encore moins le sanskrit qui occupe depuis toujours la deuxième place dans le vocabulaire cambodgien. Cette déficience linguistique, ils n'en étaient pas conscients, ou dans certains cas ils n'en tenaient pas compte dans leurs recherches, d'où un certain nombre d'étymologies erronées ou aberrantes².

Il faut également noter le cas inverse de chercheurs qui au cours de leurs enquêtes étaient très attirés comme tout le monde par les noms de monuments mais qui adoptaient une attitude sceptique vis-à-vis de l'onomastique pour diverses raisons. L'exemple le plus frappant est celui du refus de voir dans « Angkor » le sanskrit *nagara* « cité, capitale d'un pays » (cf. *inf.*, III).

Un seul khmérologue au tournant du siècle dernier s'est révélé apte en phonétique et sémantique khmères. Il s'agit d'E. Aymonier dont les publications, tout particulièrement son *Le Cambodge*³, constituent, je le répète, les instruments de travail les plus riches en informations et les plus sûrs. Une seule faiblesse cependant au sujet des noms de monuments, à savoir qu'Aymonier rejetait parfois la part des traditions et croyances populaires dans la formation de ces noms alors qu'il aurait pu tenter de faire le départ entre fiction et réalité et de nous tirer celle-ci au clair. Mais ceci remonte à un siècle environ.

Aymonier fut suivi par d'autres chercheurs dont les idées avancées un peu hâtivement ne sont pas entièrement justifiables, comme il a été dit plus haut. Celles-ci manquaient non seulement de base linguistique mais encore de « vue

(1) Voir les premiers ouvrages d'A. Bastian, C. E. Bouillevaux, J. Harmand, ou F. Garnier, par exemple.

(2) Il n'est ni vain ni insensé de souligner de nouveau ce fait, car certaines idées de ce type signées par des gens engagés dans la recherche khmère ont pu revêtir beaucoup de crédibilité aux yeux du public non averti, se propager et voire s'enraciner. Le dernier exemple de ce genre est l'exposé sur « la toponymie des monuments » dans M. Butor et N. Nouth, *Angkor silencieux* (1988 : 20-28). Les définitions de Kleang, Banteay et Pannalay (*sic*) sont fallacieuses; et rapporter « Pannalay » à la toponymie angkorienne est absurde, car *paññālay* « bibliothèque » est un néologisme du XX^e siècle, d'origine pâli. Sur les préfixes BA et Me, cf. *inf.*, n. 5.

(3) E. Aymonier, *Le Cambodge*, Paris, Leroux, 3 vol., 1900-04.

« systématique ». Il y régnait une certaine incohérence, souvent beaucoup de subjectivité que renforçait une information fragmentaire, donc peu viable, d'où une controverse latente entre auteurs qui engendrait de la confusion chez le public, voire même du scepticisme.

Dans ces conditions, il peut sembler insensé, même futile, de reprendre le sujet. Mais tout chercheur sait qu'il lui est loisible, et utile la plupart du temps, de partir des insuffisances ou des erreurs précédentes à la condition d'y apporter des informations nouvelles et des moyens positifs. C'est dans cette optique que j'ai conçu le présent article. J'exposerai donc tout d'abord ma nouvelle approche, puis j'examinerai les données émanant des sources aussi variées que possible, et enfin je consacrerai la dernière partie au nom ANGKOR, moins pour son prestige que pour sa richesse en enseignements.

I. REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES

Comme il vient d'être énoncé, j'ai dégagé mes lignes de recherche en partant des travaux antérieurs.

1. Ces travaux, comme beaucoup d'études onomastiques khmères, sont fragmentaires⁴. Chaque auteur étudiait les éléments qui l'intéressaient dans le cadre limité de ses recherches, donc sans idée précise du contexte général (historique et onomastique). Une telle méthode — si on peut parler là de méthode — restreignait indubitablement les possibilités de découvertes. En outre, elle créait des difficultés qu'on ne saurait contourner sans forcer la réalité, d'où parfois des conclusions subjectives, même des embûches⁵ qui allaient alimenter d'autres écrits et accroître la part d'erreurs. Dans ces conditions, j'ai décidé de regrouper tous les noms de monuments (cf. *inf.* Corpus) pour un examen préliminaire global. Évidemment ces noms innombrables sont également variés en nature du fait de leur répartition actuelle dans des pays de langues différentes. Comment donc comparer des noms khmers, siamois et lao, à consonance différente? Or un examen attentif révèle l'existence d'un certain nombre de facteurs communs frappant par leur sémantisme,

(4) Une tentative d'ensemble fut entreprise par moi-même sur les noms de lieux, cf. « La toponymie khmère », *BEFEO* LIII (2), 1967 : 377-451.

(5) En 1951, F. Martini a publié une étude fort intéressante, « De la signification de BA et ME affixés aux noms de monuments khmers », *BEFEO* XLVI, 1 : 201-209, où il rattachait BA aux hauteurs et ME aux étendues d'eau. Or, à la fin, il s'est heurté à « Baray », nom des lacs sacrés angkoriens bien connus, et a résolu la difficulté en invoquant par une longue glose une étymologie pâli, *parāyāna*, qui n'était nullement justifiée. Car le pire : ce nom « Baray » désigne des pièces d'eau partout au Cambodge. Une telle assertion, intéressante comme hypothèse, devient périlleuse quand elle est reprise comme vérité et exploitée par d'autres auteurs, toujours sous le couvert scientifique. On en trouve une illustration dans *Angkor silencieux* (*op. cit.* : 28), lorsque son auteur accepte inconditionnellement les hypothèses de Martini, se déclarant résolu à « dissiper les polémiques », alors qu'il en créait une. Certains chercheurs heureusement sont conscients des problèmes linguistiques, dont un très épineux commence même au niveau primaire de l'enquête sur le terrain. En matière de toponymie, on doit être soi-même averti, nanti de bonnes connaissances de la langue (état ancien et pratiques modernes), afin de pouvoir maîtriser les renseignements fournis plus ou moins volontairement et sincèrement par les informateurs. En revenant sur le préfixe toponymique BA sus-mentionné, soulignons une fois pour toutes qu'il n'est pas monolithique en khmer, car il peut soit remonter simplement à /baa/ original, « le père, l'élément mâle, la hauteur », soit refléter par voie d'affaiblissement voire de corruption un ancien *brah*, préfixe sacré par excellence.

leur pertinence et leur fréquence, tels que les lexèmes — cités ici sous leur forme graphique khmère — *prāsād*, *pandāy*, *bhnaṃ*, *guk*, ou des verbes d'état *ruñ* « large, grand », *dhaṃ* « grand, capital », *chmār* ou *tūc* « petit », etc. De plus, tous ces éléments présentent des rapports étroits les uns avec les autres au point de vue sémantique, rapports certes difficiles à jauger vu leurs vicissitudes historiques et leur diversification géographique, mais non impossibles à cerner. Ils se définissent les uns par rapport aux autres, sont par conséquent des termes corrélatifs. Or cette corrélation ne saurait être simple coïncidence ; elle ne saurait être que l'aboutissement d'un système de notions qui avait présidé à la formation des noms. En conséquence, une double voie de recherche était requise : une approche structurale et un retour aux principes de base grâce à l'étude des textes anciens.

2. En toute logique, un dépouillement complet des documents était nécessaire, afin de dresser une liste de noms aussi complète que possible. Or, cette tâche ne pouvait, et ne peut, être qu'un vœu pieux pour plusieurs raisons. La première est d'ordre pratique et évidente : le grand nombre de monuments dispersés sur une immense surface pas entièrement connue et partagée entre plusieurs états modernes de langues et cultures différentes. Même de nos jours, de nombreux temples de petite dimension sont ignorés des humains, car délaissés par eux pendant longtemps, ils ont subi l'assaut de la végétation tropicale luxuriante et envahissante⁶. Parmi ces *prāsād*, ceux qui se trouvent sur des zones habitées, ou tout au moins à proximité, ont pu être dégagés et donc récupérés par les villageois. Ceux-là ont été convertis inmanquablement en lieux de culte abritant des génies locaux ou certaines divinités brahmaniques — témoignage certain de la survie du passé religieux, mystique, dans la mémoire collective. Mais cette mémoire populaire malmenée par des siècles d'abandon et de détresse ne peut que compter sur elle-même pour ramener à la vie, donc à l'usage, des objets de culte du passé, et leur donner une identité. Comme les noms d'origine ont disparu depuis des lustres, elle a en règle générale re-baptisé ces *prāsād* de noms circonstanciés, c'est-à-dire en rapport avec l'histoire ou les traditions locales plus qu'avec le passé réel. Il y a eu donc rupture de la transmission au niveau local, et il serait vain de chercher à combler le hiatus. Ce cas est très répandu, vu le nombre important de petits *prāsād* légués par l'ancien Cambodge.

Quoi qu'il en soit, avec la masse des données — et elle est de taille même sans être exhaustive — qu'on peut cueillir, il est possible de constituer un corpus pour notre étude, indispensable, vu la corrélation entre les noms postulée plus haut.

2.1. La première source d'information est l'épigraphie puisqu'elle est originale, et pourvue d'un cadre historique, tout spécialement celle en langue vieux-khmère (VI^e-XIII^e s.). Si elle a été explorée par nos prédécesseurs pour écrire l'histoire, en général événementielle, elle cache encore une somme importante d'informations sociales et culturelles, une autre façon de dire qu'elle fait figure de terrain quasi vierge pour les chercheurs en sciences sociales et économiques. Par le biais de la lexicographie qui impose une vue structurale, j'ai perçu ce potentiel, en l'occurrence la réalité autour des monuments de l'ancien Cambodge et leurs noms. De la même

(6) Pour ne parler que du Cambodge actuel, on sait que de nombreux petits *prāsād* dont l'existence est pourtant connue des « humains », i.e. villageois, sont sciemment évités et délaissés par ceux-ci au profit des « sur-humains », c'est-à-dire des ermites et gens véridiques, et aux animaux de forêt.

façon j'ai étendu mes recherches aux textes épigraphiques en khmer moyen (xv^e-xviii^e s.), lesquels contiennent des données culturelles d'extrême importance relatives à l'onomastique d'Angkor proprement dit. Car, ils révèlent des vestiges du passé récupérés par la culture post-angkorienne de mouvance theravādin, et par conséquent une nouvelle vision du monde.

2.2. Pour bien saisir la culture post-angkorienne, il fallait regrouper toutes ses composantes, donc aller au-delà de l'épigraphie qui, après tout, était le fait des lettrés, gens pourvus d'instruction et de culture. Il s'agissait d'explorer le pendant des textes, ou si on veut leur complément représenté par la tradition orale populaire. Je nomme donc le «folklore», vu comme un creuset de divers us et coutumes librement élaboré par les gens du peuple au hasard des vicissitudes de leur existence et de leur mémoire. Ce folklore est effectivement constitué par : *a*) des faits historiques épars, triés par la mémoire collective et retouchés par les circonstances ; *b*) des éléments culturels nouveaux (politiques, religieux, sociaux...) qui non seulement conditionnent les premiers mais encore contribuent à instaurer un nouveau cadre spirituel et intellectuel, à re-structurer la culture.

Or, la chute d'Angkor, a-t-on souvent répété, représente un véritable tournant dans l'histoire du Cambodge. Cette phrase si connue, je la reprends brièvement pour une mise au point. Le terme «chute» est bien préférable à «déclin», ou même «mort», car ces derniers impliquent l'idée de fin, ou de rupture irrémédiable. S'il y a eu rupture, elle est de nature politique, et à un certain degré artistique. Angkor a perdu son statut politique de siège de la royauté sans pour cela être rayé de la culture khmère ; et on vient de voir que cette culture avait changé de face ! Angkor a survécu dans l'esprit et le cœur d'une communauté ethnique qui continue de vivre, et donc de créer en dépit du changement de cadre général. Cette remarque n'a rien d'exotique ou de romantique, car nul ne peut nier que cette communauté s'était créée une nouvelle base spirituelle grâce à l'implantation du Theravāda. Et nul ne peut non plus contester que ce bouddhisme, loin de chasser tout le passé, a récupéré tout ce qui était assimilable, et a engendré de cette façon une nouvelle vision du monde dans le Cambodge médiéval et même moderne⁷.

Ainsi donc, le peuple délaissé par les dirigeants politiques défaillants reconstruit l'histoire à sa façon. Dans cette entreprise, il se soucie peu des faits réels. En revanche il fait confiance à sa créativité, je dirais même son imagination, et s'appuie sur des concepts et des idées qui constituent la base de ses croyances et de sa foi. Au milieu des troubles comme dans la détresse, il s'attache fermement aux principes fondamentaux de sa culture, à savoir l'enseignement du Buddha, la «gloire» de Rām, et celle d'Angkor, autour desquels gravitent tant de vestiges brahmaniques ainsi que des éléments vivaces de notre animisme⁸. Le peuple, avec ses lettrés (cf. *inf.*, III), tisse son passé en usant largement de son imagination pour combler les failles et lacunes dans la fabrique. D'où l'émergence de nombreux mythes autour des monuments khmers, lieux sacrés par excellence. Cette mythologie tardive, que certains observateurs regardent avec ironie sinon avec dédain, a joué un rôle considérable dans la culture du Cambodge médiéval qu'il incombe aux chercheurs

(7) Phénomène bien analysé à plusieurs reprises par Ch. Ang (voir Bibliographie). Voir aussi S. Pou, «Notes on Brahmanic Gods in Theravādin Cambodia», *Indologica Taurinensia*, XIV, 1987-88 : 339-351.

(8) A comparer avec l'action récupératrice du christianisme en Europe en matière religieuse comme dans les arts.

d'analyser. Elle se trouve contenue dans la tradition orale actuelle des deux côtés du Dangrek⁹, ainsi que dans la littérature en khmer moyen¹⁰.

2.3. A côté de l'épigraphie et des documents du folklore, j'ai fait un abondant usage d'inventaires ou d'index des monuments, ainsi que des cartes de toute provenance (établies par les chercheurs et par le cadastre du Cambodge). Est-il besoin de préciser que les nomenclatures les plus utilisées se trouvent dans les ouvrages suivants qui seront détaillés dans la bibliographie :

- H. Parmentier, *L'art khmèr primitif et L'art khmèr classique*.
- E. Lunet de Lajonquière, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*.
- E. Aymonier, *Le Cambodge*.
- G. Coedès, *Inscriptions du Cambodge*.

3. Une dernière remarque reste à faire sur un aspect capital de la question : elle est linguistique et comporte deux faces. On rappelle d'abord que les noms de monuments du Cambodge, comme tous les noms propres, représentent un appendice du lexique khmer ; il ont *a priori* une signification et une motivation. L'analyse sémantique est donc notre principale préoccupation. Or, le nombre de noms originels est infime. La majorité des noms ont été créés, ou refaits, longtemps après la naissance des monuments, à des dates diverses et parfois par des locuteurs parlant autre chose que le khmer (siamois ou lao). Le linguiste doit en conséquence tenir compte de l'évolution sémantique des termes et de leur forme phonique. En ce qui concerne le khmer proprement dit, l'on rappelle que la période moyenne a connu de grands bouleversements au sein de tout le système phonétique. Ils ont affecté non seulement les noms créés alors, mais encore les noms d'origine, angkoriens et pré-angkoriens, dont certains restent d'identification difficile. Quoi qu'il en soit, un effort de datation des noms actuels est nécessaire pour déterminer leur sémantique et phonétique réelles et par conséquent leur étymologie.

II. NOMS COMMUNS ET NOMS PROPRES

1. Le lexique.

1.1. Le terme courant désignant les monuments khmers est *prāsād* /prəsaat, pəsaat/. D'origine sk., il a bien conservé sa forme et son sens jusqu'à présent. En khm.my., les textes révèlent qu'il a une connotation sacrée, dans la mesure où il se réfère à toute « résidence d'être sacrés », humains et divins. La meilleure traduction en langues européennes est « temple, palais ».

Disons tout de suite qu'il représente en général le premier élément des noms propres de temples. Ceux-ci sont donc appelés *Prāsād-X*, *Prāsād-Y*, etc., *X* ou *Y* étant des déterminants représentés par : *a*) des verbes d'état, « grand, petit, large, ... », *b*) des termes spécifiques de nature personnelle ou géographique. Ainsi, dans Prasat Lolei, Lolei est un ancien nom de lieu ; dans Prasat Ta Prohm, Ta Prohm est un nom de personne (forme khm. de *Brahma*). On notera que beaucoup de spécificateurs restent à élucider car leur identité n'est pas évidente.

(9) Par exemple elle continue de se transmettre chez les Khmers de Surin.

(10) Le poème classique s'intitule *Lpoek Aṅgar Vat*, publié pour la première fois par les soins d'E. Aymonier dans *Textes khmers*, 1878 : 266-296.

On notera aussi que le terme *prāsād* est parfois omis dans la désignation courante des monuments, soit que les noms soient d'une longueur relative (Pimeanakas, Chau Say Tevoda, ...), soit que le concept de « temple » est trop évident pour être explicité (Angkor Thom, Angkor Vatt, Bayon, ...).

1.2. A côté du générique *prāsād*, le lexique khm. comporte certains termes apparemment spécifiques, et dont les plus fréquents sont : *guk* /kuk/, *pandāy* /bəntiəy/, *bhnam* /pɲəm/, *ghlāmñ* /kleaŋ/, *bimān* /pimiən/, *prāṅg(ṅ)* /praaŋ/, *ktī* /kdey/, et dont voici les sens actuels :

- *guk*, Kuk, « trou rond creusé dans le sol, prison »,
- *pandāy*, Bantéay, « forteresse, ville fortifiée, caserne »,
- *bhnam*, Phnom, « montagne, colline »,
- *ghlāmñ*, Khleang, « entrepôt, magasin, trésor »,
- *bimān*, Pimean, « char céleste, résidence des bienheureux »,
- *prāṅg(ṅ)*, Prang, « stūpa, type de temple-montagne »,
- *ktī*, Kdey, « demeure des moines (vx.) ».

Ce coup d'œil aux signifiés modernes révèle tout de suite un problème sémiotique, car ils sont loin de s'accorder avec la notion de « temple » qui nous concerne présentement. C'est là où le khm.md. seul est de peu de secours. De même les témoignages recueillis par les chercheurs auprès des locuteurs khmers du commun. En vérité, ceux-ci ne sont guère conscients du problème, et même à la limite ils ne s'en soucient pas. Pour eux, ce sont des termes familiers dans l'onomastique monumentale, hérités du passé, dont ils apprécient de surcroît la consonance. Si d'aventure ils sont interrogés, ou s'ils s'interrogent eux-mêmes, sur la sémantique de ces termes, ils trouveront toujours une bonne réponse dans leur imagination fertile. Le chercheur doit donc trouver la clé du problème ailleurs, et en toute logique interroger d'abord les documents anciens.

1.3. Dès ses débuts¹¹, le Cambodge a reçu des Indiens les premières notions et leurs supports lexicaux relatifs à l'architecture. Évidemment, on ne peut assimiler les deux cultures indienne et khmère, ni confondre théorie et pratique. L'art khmer (architecture, sculpture) n'est pas indien, pas plus que la langue khmère n'est assimilable à l'indo-aryen, tout spécialement au sanskrit. Mais au point de vue notionnel, la civilisation khmère doit énormément à l'Inde, et les notions importées du subcontinent étaient exprimées en sanskrit au premier stade de leur implantation.

Reprenons donc l'emprunt sk. *prāsāda* tel qu'il apparaît dans les textes anciens¹². Certes, il est attesté comme nom propre de personne en pré-angkorien. Ex. :

- *va prāsāda 1* (K. 600, IC II, 22 (E) : 5).

(11) L'histoire de Cambodge débute officiellement au VI^e siècle, mais tout semble indiquer que les relations indo-khmères remontent beaucoup plus loin.

(12) Notons au passage que « temple, sanctuaire » était aussi désigné par le sk. *grha* ; par exemple dans *bharatigrha* « temple de Bharatī/Sarasvatī ». Mais il n'était guère rencontré dans les textes khmers proprement dits, à plus forte raison il est inconnu dans ce sens en khm.md. Un autre terme sk., *mandira*, semble avoir été réservé par les anciens Khmers seulement aux résidences des humains princiers. Cf. md. *mandīr* /mənti i/ « résidence princière, grand édifice public ».

Mais à la même époque, il est utilisé comme nom commun dans les inscriptions sk.. Ex. :

— *prāsādaṃ kṛtavān imaṃ*, «... a édifié ce temple» (K. 30, IC II, 27 : III, 6).

Il devient courant à l'époque angkoriennne, comme en témoignent plusieurs inscriptions, telles que :

— *nā chloṅ prāsāda*, «lors de l'inauguration du temple» (K. 878, x^e s., IC V, 89 : 2),

— *vrah candi samrit I kamluṅ prāsāda kamraleṅ jagat govinda*, «une statue de bronze de Candi au sein du temple du dieu Govinda» (K. 91, xi^e s., IC II, 130 (b) : 28),

— *samrac vrah prāsāda*, «ayant achevé le temple» (K. 277, xi^e s., IC IV, 158 : 30).

Selon les normes indiennes, un temple peut être considéré en quelque sorte sous deux angles : soit de l'intérieur, soit de l'extérieur¹³; et l'épigraphie khm. porte mention des termes qui s'y rapportent. *Prāsāda* se réfère à tout l'édifice, à savoir «le temple, le sanctuaire», ou bien sa (ou ses) tour(s) coiffante(s). Dans les deux cas, c'était un élément qui s'élevait en hauteur en s'affinant, comparable à un sommet de montagne (fig. 1). Par conséquent, les mots désignant les montagnes faisaient parfaitement l'affaire. Par exemple sk. *giri*, *adri*, *parvata* ou *śaila*, et le fameux mot khm. *vnam* (cf. md. Phnom)¹⁴. Soit dit en passant que la meilleure illustration de cette équivalence *vnam* = «montagne» = «temple-montagne» = «temple, sanctuaire», est fournie par l'ancien composé khm. *kloṅ vnam* désignant «le responsable d'un sanctuaire». Allusion était parfois faite au sommet pointu de l'édifice par l'emploi des termes sk. *śikhara* ou *śṛṅga*.

Vu de l'intérieur, le temple apparaissait comme une cavité, une caverne, une chambre. Le signifiant le plus courant était sk. *guhā*¹⁵ qui prenait curieusement plusieurs formes en vx.khm., i.e. *guhā*, *gūha*, *guhe*, *guhi*¹⁶. Jusqu'à présent on l'a rendu par «grotte» partout où il apparaissait, ce qui *a priori* était justifié par le caractère sacré des grottes dans la culture khmère, mais néanmoins un peu étroit. Des recherches lexicales récentes m'ont révélé un équivalent khm. de sk. *guhā*, à savoir *kanloṅ* au sens plus étendu.

Ce dernier apparaît dès le pré-angkorien comme nom d'édifice. Dans K. 939 par exemple, il est dit :

— *coṅ gi neḥ kanloṅ it ta pon*, «... construit ces quatre *kanloṅ* de brique» (IC V, 56 : 9).

Coedès a suggéré de rendre *kanloṅ* par «gopura» (*ibid.*, n. 5), ce qui paraissait plausible dans ce contexte. Comme on va le voir plus loin, il n'était pas loin de la

(13) Pour tout ce sujet, je m'appuie entièrement sur S. Kramrisch, *The Hindu Temple*, Delhi, Motilal Banarsidass, 1976, 2 vol., tout particulièrement t. I : 6 et 134.

(14) Peut-être faudrait-il y joindre aussi *dval*, md. *duol*, Tuol /tuəl/, «monticule, tertre», endroit de culte par excellence dans l'animisme.

(15) Les archéologues ont signalé que *guhā*, ou «Ku», était couramment employé en Birmanie pour désigner des temples de briques. Voir par exemple Kramrisch, *Ibid.* : 171.

(16) Cf. un toponyme moderne *Guhe*, *Gahe* /kuheḥ, kəheḥ/ que les Cambodgiens s'accordent à considérer comme nom de personne porté par un fameux protagoniste de légende. L'on sait parfaitement qu'il n'y a pas de limite entre vocabulaire commun et onomastique en khmer, celle-ci empruntant beaucoup d'éléments à celui-là. On a vu plus haut un serviteur nommé *prāsāda* dans un texte pré-angkorien. Et je pourrai citer un grand nombre d'exemples analogues tirés de l'épigraphie, dont voici deux : *ku guhi* (K. 66, pré-angk., IC II : 52, l. 13); *si mandira* (K. 157, x^e s., IC VI : 126, l. 5).

réalité puisqu'un *gopura*, «tour coiffant les portes d'enceinte», est comparable en aspect à une tour coiffant le sanctuaire¹⁷.

Mais il y avait plus. J'ai eu l'occasion d'examiner des mentions épigraphiques de *kanloñ* dans un article paru en 1981¹⁸, et j'en résume la sémantique comme suit : «cavité, caverne, grotte, niche, chambre, magasin, entrepôt, tour, temple». Il n'est pas difficile d'isoler le dénominateur sémantique commun à ces objets, à savoir «espace creux, clos». Pratiquement, *kanloñ* convenait bien à une vue intérieure, creuse, d'une cavité naturelle, d'un temple ou d'un *gopura*, avec une connotation sacrée, et par conséquent était tout désigné pour un petit *prāsād*¹⁹.

Ce terme vx.khm. *kanloñ* disparut du vocabulaire khm.my., remplacé par *guk* /kuk/. Ce dernier, d'origine chinoise, signifiait au départ «une prison, une cellule de prisonnier», portant ainsi en lui-même la notion de «trou, niche». En khm.my., son usage s'étendait à un «trou rond creusé dans le sol pour faire du feu». Précisons la double finalité de l'objet : domestique et rituelle. Dans le sens rituel, le *guk* correspondait au sk. *kuṇḍa* qui désignait en khm.my. «un trou dans le sol où l'on faisait du feu et lui offrait des sacrifices», vestige des rites brahmaniques d'antan²⁰. Cela explique la connotation sacrée attachée dans certains cas à *guk*, d'où le sens de «cavité sacrée», dont «un temple, sanctuaire». A partir de là, l'usage de *guk* s'étendait dans le pays et au-delà²¹ pour désigner des temples de petite taille, communément dits «tours» en français. Au même moment, *prāsād* s'adjoignait petit à petit une connotation majestueuse en onomastique comme dans le vocabulaire courant. La preuve *a contrario* en est que *guk* ne peut nullement s'appliquer aux monuments de taille dans la terminologie khm. du Cambodge. Et ceci est corroboré par l'usage que font les gens du terroir — et non mentionné dans le lexique officiel — du mot *guk* /kuk/ pour nommer beaucoup de petites tours anonymes²².

2. Appellation des monuments.

2.1. Deux observations liminaires s'imposent. En premier lieu, nous ne possédons aucun texte contenant des renseignements explicites à ce sujet, et nullement de traité d'architecture. Néanmoins l'épigraphie y supplée par des indices partiels indirects qui se laissent regrouper en témoignages remarquablement vivants.

(17) Sur *gopura*, cf. J. Filliozat, «Gopura 'porte de ville'», *JA*, 1959 : 251-255. Il faut remarquer que le nom *gopura* est absent dans l'épigraphie vx.khm. En revanche on y trouve *pratihāra*, bel et bien à côté de *dvāra* au sens de «porte». Si je ne m'abuse, il devait désigner «la grande porte d'entrée» (= anglais «gate») et même «le gopura».

(18) «Notes historico-sémantiques khmères» : 112-116.

(19) Ajoutons qu'à l'époque angkoriennne *kanloñ* était attesté surtout dans le sens élargi d'espace destiné à entreposer des objets de valeur dans les temples, les tribunaux et les palais, donc désignait «le trésor, les archives», à connotation sacrée cela va sans dire. Dans K. 444 (x^e s.), *kanloñ* était un endroit où l'on déposait les édits royaux gravés sur feuilles d'or, et dans K. 380, il désignait «les archives royales» dans le temple de Śikhariśvara, l'actuel Preah Vihear.

(20) Cf. le terme *kuṇḍakamm* ou *kuṇḍakār*, litt. «rite accompli dans une fosse», sorte de «homa», mentionné dans le Rāmakerti classique du xvii^e siècle. Cf. *Rāmakerti (xvii^e-xviii^e siècles)*, 1977 : 40, 42. Ce rite a subsisté dans la tradition royale jusqu'au début de notre siècle.

(21) C'est-à-dire en Thaïlande et au Laos où les archéologues ont relevé de nombreux petits temples dénommés «Kuk». Signalons que la confusion y règne, entre différentes notations des auteurs : Kuk (<khm. *guk*), Ku (<sk. et vx.khm. *guha*), Kut (<sk. et vx.khm. *kuṭi*), et même Kuk (<vx.khm. *gok* «tertre, monticule, sanctuaire»), ce qui devrait donc être démêlé ultérieurement.

(22) Détail relevé par les chercheurs enquêteurs, et qui me fut obligeamment signalé par Mr. Ang Chouléan.

La deuxième observation est destinée à rectifier l'idée largement répandue que les *prāsād* ont été l'œuvre des grands princes du Cambodge. Ce fait se justifie seulement dans le cas des grands monuments angkoriens, fondations royales, depuis le groupe de Roluos jusqu'au Bayon. En vérité, l'art ne révèle pas de monuments imposants plus anciens. Quant à l'épigraphie pré-angkorienne, elle est singulièrement instructive puisqu'elle relate en grande partie l'érection de temples et de statues divines par des gens du commun et non des rois. Ces gens étaient évidemment des dignitaires, des personnages de haut rang de la société d'alors, comme le prouvaient leurs titres (*poñ*, *kurāk*, *mratāñ*) et leurs fonctions. Ces fondations pouvaient être brahmaniques ou bouddhiques²³. Quelles qu'elles fussent, elles étaient considérées comme *punya*, litt. « actes de mérite ». Leurs auteurs étaient appelés *yajamāna*; accomplir une telle fondation se disait *sthāpanā*, substantif sk. à fonction verbale en khmer. Ce type de *punya* consistait en la construction et la consécration de statues de dieux et de leurs demeures²⁴, surtout celles de Śiva — *Īśvara* en vx.khm. — et de son *liṅga*. L'événement s'accompagnait de nombreuses offrandes variées. Un groupe important de « serviteurs » (*kñum*) était absolument nécessaire pour le culte et l'entretien matériel. Ils étaient énumérés — hommes, femmes et enfants — par leurs noms, et classés selon leurs fonctions. Ils vivaient sur le domaine du temple en « petits villages » (*sruk*) qui, de toute évidence, étaient bien organisés, et dirigés par des responsables dits *kloñ sruk*²⁵. Une fonction essentielle mentionnée souvent dans les inscriptions était le travail de la terre, en l'occurrence la culture du riz destinée à la subsistance de tous les habitants du domaine du temple. Ces travailleurs de la terre étaient les plus solidement organisés vu leur rôle vital. Ils étaient mentionnés avec les « rizières » (*sre*) qu'ils cultivaient, énumérés par ordre d'importance, toujours par leurs noms, à la suite des « responsables d'équipes » dits *amrah*.

Une des meilleures illustrations du service d'un temple se trouve dans K. 155 (IC V : 64-68). Le *yajamāna* était un « chef des entrepôts de grains » (*dhānyā karapati*). Il avait fait ériger deux statues de Śiva nommés respectivement *Śrī Śitikantheśvara* et *Śrī Gaurīpatīśvara*. Il est stipulé que les ressources des deux temples étaient « placées et gérées en commun » (*psaṃ paribhoga*). La deuxième partie de l'inscription mentionne une troisième divinité, à savoir Sarasvatī. Sur tous ces trois domaines, des rizières et un personnel d'importance étaient consacrés au culte et à l'entretien de tous, les serviteurs étant des travailleurs des rizières, des artisans, des cuisiniers, etc.

2.2. Après cette digression sur l'érection et l'organisation d'un « domaine de dieu », voyons comment celui-ci était nommé par les gens concernés, en dépit de la rareté des données directes. Dans le monde entier et à tout moment de l'histoire, les hommes confèrent des noms aux temples à leur consécration, et le Cambodge ne saurait être une exception à la règle. Un temple pouvait être nommé :

(23) Dans le deuxième cas, le terme *vihāra* était expressément usité dans les inscriptions depuis le début de l'épigraphie.

(24) Les demeures des dieux pouvaient être construites de divers matériaux : a) pierres ou briques (donnant lieu à des *kanloñ*); b) chaume (vx.khm. *spu*, *chpu*). Ce dernier cas a été récemment mis en lumière par Ang Ch. dans « La communauté rurale khmère du point de vue du sacré », *JA*, 1990 : 150.

(25) J'ai fait quelques mises au point sur le sens du vx.khm. *kloñ*, *khloñ*, dont la dernière se trouve dans « Lexicographie vieux-khmère », *Seksa Khmer* 7, 1984 : 111.

2.2.1. D'après la ou les divinités pour qui il était construit. Cela pouvait être un Buddha : exemple de *Vimaya*, act. Phimai ; une divinité brahmanique : ex. de *Trailokyanātha*, act. Vat Khnat ; ou *Vakakeśvara*, Vak Ek, puis act. Vat Ek. La majorité des noms attestés dans les inscriptions étaient ceux de Śiva ou de son liṅga. L'un ou l'autre recevait des noms sk. sous forme de long composés — vus d'après la norme phonétique khmère —, terminés en général par *-īśvara* « le seigneur », devenu par la suite le nom même du dieu ²⁶.

2.2.2. D'après son fondateur, « personne de mérite » ne l'oublions pas. Un temple fondé par Indravarman I à la fin du ix^e siècle fut appelé *Indreśvara*, l'actuel Bakong (cf. *inf.*, 2.2.5) ; celui du xi^e siècle fondé par Sūryavarman I, *Sūryaparvata* ou *Sūryādri* (parfois abrégé en *Śrī Sūrya*), l'actuel Phnom Chisor. Et citons un exemple indirect mais parallèle, celui de la capitale angkorienne, *Yaśodharapura*, fait d'après son fondateur Yaśovarman I.

2.2.3. D'après un personnage auquel il était dédié : ascendant du fondateur, ou même un ancêtre éloigné. En guise d'illustration, je voudrais reprendre ici le nom du temple de Prè Rup, qui provient, selon la croyance générale, du nom d'un rite funéraire, *prae rūp* /*prae rup*/²⁷. Or la célèbre inscription K. 806 ²⁸ due à son fondateur royal Rājendravarman (milieu du x^e s.) nous fournit des indices d'une autre nature. La stèle mentionne l'érection de plusieurs fameux objets de culte : quelques liṅga dont le principal fut dénommé *Rājendrabhadreśvara* ; des statues divines ou de personnages divinisés, dont l'une représente Viṣṇu, dit *Rājendraviśvarūpa*. Certes, *Viśvarūpa* est bien au nom de Viṣṇu ; mais il semble avoir été intentionnellement choisi par le roi à cause d'un de ses ancêtres éloignés, le Brahmane *Viśvarūpa* à qui éloge fut rendu dans la partie panégyrique de l'inscription. A mon sens, c'était là le nom originel du temple ; il se serait effacé partiellement de la mémoire collective, pour être refait par le peuple en « Prè Rup », à travers un tissu de superstitions et de légendes.

2.2.4. D'après un événement ou un objet extraordinaire, pour des raisons qui ne nous sont pas toujours connues. Nous en possédons un bel exemple dans *jayaśrī*, nom d'un temple bâti par Jayavarman VII, qui désigne dans le vocabulaire khm. « les insignes de la royauté », en particulier « l'épée sacrée du roi ». Cet objet s'appelle encore actuellement *braḥ khān jāyasrī* /*preah khan cey srey*/ ou simplement /*preah khan*/, et le temple continue de s'appeler « Preah Khan ».

2.2.5. D'après un site, soit celui sur lequel il fut érigé, soit une localité importante dans le voisinage. L'exemple le plus clair est celui du temple de Phnom Rung, vx.khm. *ṽnaṃ ruṅ* (situé aujourd'hui en Thaïlande), et dénommé en sk. *Prthvadri* ²⁹, probablement d'après la topographie du site, à savoir une montagne dont le sommet « largement aplati » (*ruṅ*) porte le temple ³⁰. Un autre exemple est

(26) En khm.md. *īsūr* /*eysoo, esoo*/. Ajoutons un détail supplémentaire au sujet du mot *liṅga*. Courant en vx.khm., il se fait rare à l'époque moyenne au profit d'un autre mot sk., *aṅga* « membre, corps » auquel le khm. a ajouté le sens de « membre viril ». C'est sans doute ce dernier qu'on doit retenir pour définir des noms de lieux tels que : Kdei Ang, Ang-X, Ang-Y, etc.

(27) Décrit par divers auteurs dont le dernier en date est Ch. Ang dans *Les êtres surnaturels...* : 100, n. 236.

(28) Étudiée par G. Coedès sous le titre de « La stèle de fondation de Prè Rup », dans *IC* I, 1937 : 73-142.

(29) Attesté dans la grande stèle de Phiméanakas, K. 485, cf. *IC* II : 172 et 179, LXXXVIII.

(30) Voir description dans Aymonier par exemple : *Le Cambodge*, III : 133. Mais l'étymologie donnée par cet auteur est erronée.

celui du temple nommé de nos jours « Bantéay Srei ». D'après l'inscription K. 842, ce temple érigé par un *guru* royal au x^e siècle et dédié à un Śiva nommé *Tribhuvanamaheśvara*, était localisé sur un site dit *Īśvarapura*³¹.

Il semble néanmoins que les désignations de nature topographique, spontanées, fussent très rares. Si certains temples arborent actuellement des noms de ce genre, ceux-ci étaient certainement postérieurs, et de loin parfois, à leur fondation. C'est ici qu'on doit faire intervenir un autre facteur social, s'ajoutant aux deux éléments initiaux : le temple et son fondateur. Ce nouveau facteur est représenté par le peuple, les gens du terroir, les locuteurs khmers peu instruits ou pas du tout. Devant des noms de personnes ou de lieux sanskrits, que seule une petite poignée de gens de la haute classe pouvait saisir, dont la phonétique était rébarbative — cas de long composés sk. —, dont la sémantique et spécialement le sens religieux leur échappaient, les habitants ont dû recourir à d'autres moyens pour dénommer les temples. Ces moyens étaient naturels et simples de par le statut même des locuteurs, comme en témoigne encore l'épigraphie.

Les locuteurs adaptaient des noms savants, la khmérisaient en en polissant la forme. Ex. :

- *Vimaya* > vx.khm. /vimay/ > khm.md. /pimay/, soit Pimay ou Phimay,
- *Hariharālaya* > vx.khm. /haralay, ralay/ > md./ləlay, ləley/, soit Lolei,
- *Śambhupura* > md. Sambor/Mékong,
- *Īśānapura* > md. Sambor Prei Kuk (dans Kompong Thom),
- Etc.

Ils pouvaient aussi traduire simplement les noms sk. en khmer. Ex. :

- *Jayaśrī* traduit en *vraḥ khān*, soit md. Preah Khan,
- *Yaśodhareśvara* «*liṅga de Yaśodharapura (dans le Bakheng)*» > vx.khm. **vraḥ kheṅ* «*l'élément viril sacré*» > md. le Bakheng.

Ils auraient pû faire usage des sobriquets — du genre affectueux, cela s'entend — comme c'est le cas très fréquent dans toute l'ononastique khmère.

Mais avant tout, et de la façon la plus simple du monde, ils utilisaient des toponymes en rapport avec les temples : noms de villes ou de villages, là encore selon un trait onomastique distinctif de leur communauté. L'exemple le plus net est celui du village de *Vakoṅ*, ancêtre de notre md. Bakong³². Le nom du temple de Koh Ker remonte de la même manière à l'ancien toponyme de *Chok Gargyar*, «*Bosquet des *Hopea odorata**». Ces noms géographiques étaient, rappelons-le, certainement le fait des locuteurs du commun, servant à doubler les noms réels des temples trop savants.

2.2.6. Un examen plus poussé des noms de lieux anciens va nous éclairer davantage sur le sujet. Ces noms sont attestés par centaines dans l'épigraphie, en deux langues : sanskrit et khmer. Les noms sk. sont en général des composés se terminant par *pura/puri*, *pallana*, *pada*, *palli* ... C'est le premier élément *pura/puri*

(31) Dans *IC I* : 151, l. 19.

(32) Au Chhieng, 1968 : 187 ; S. Lewitz, 1974 : 147-149. *Vakoṅ* était le nom d'origine austronésienne d'une sorte de lys, «*Crinum asialicum* (Amaryllidées)», aujourd'hui appelé *kambhliṅ*. Par ailleurs, rappelons-nous que le temple de Bakong était nommé originellement *Indreśvara* d'après son fondateur Indravarman (*sup.*, 2.2.2). On a ainsi un cas de double appellation : une savante officielle et une populaire, sans doute plus tardive, laquelle a subsisté jusqu'aujourd'hui.

qu'il nous incombe de re-définir. En effet, beaucoup d'auteurs, s'appuyant simplement sur le lexique sanskrit, l'ont rendu par « rempart, ville, ville fortifiée, forteresse, ... ». Soit dit en passant que cela se justifie bien dans le cas de *Yaśodharapura* donné à la capitale de l'ancien empire angkorien. Mais cela ne pouvait l'être pour l'ensemble des toponymes du Cambodge. En vérité, des noms en *pura/puri* étaient donnés à toutes sortes de localités, depuis les plus humbles hameaux à des centres administratifs visiblement d'importance³³. Cela nous oblige par conséquent à revoir la sémantique du terme afin de mieux cerner le notion de base. Celle-ci ne saurait se limiter à « fortification, forteresse », qui implique une architecture lourde, voire une organisation militaire, et qui évoque de grandes agglomérations. L'on se rappelle que toute localité ancienne dans le monde avait besoin d'un moyen de protection contre toute intrusion étrangère, sous forme d'enceinte qui pouvait être une clôture, une palissade, un rempart de terre, ou un mur de maçonnerie, selon la taille et l'importance de la localité. Dans l'ancien Cambodge, *pura/puri* désignait « un endroit habité défendu par une enceinte », ce qui met au jour maintenant la véritable sémantique de base, à savoir « défense, protection », dont l'évolution en khmer était la suivante : « défense ou protection, enceinte, endroit protégé ».

Ouvrons une parenthèse pour introduire l'équivalent khmer proprement dit, i.e. *knar, khnar* /knaar/, attesté depuis le pré-angkorien, dérivant d'une base *kar* /kaar/ « protéger, se protéger de », bien attesté dans l'épigraphie également³⁴. *Knar* signifiait donc « moyen de protection, enceinte de localité », d'où « localité » elle-même vue comme un lieu de refuge. En voici quelques ex. :

- *cām knar*, « garder l'enceinte » (K. 328, 1^{er} s., C IV, CLXXXIII (B) : 14),
- *khnar grāñ*, topon. (K. 569, 14^{ème} s., MA I (4), 77 : 12).

Knar a survécu dans la toponymie moderne. De nombreux villages actuels se nomment, en effet, *Khnaar-X* /knaa-/ comme par le passé ; on le retrouve même dans un nom de temple du Nord, Prasat Khna, *Prāsād Khnār*³⁵. Mais entretemps, son usage lexical s'est estompé au profit d'un synonyme : *pandāy*. Or, celui-ci avait connu une dérivation quasi identique, à savoir : verbe en vx.khm. *phdāy* « porter, supporter » > *pandāy* « support, asile, refuge », d'où « moyen de défense, enceinte de localité, endroit défendu ». Donc, non seulement les villes et leurs fortifications étaient appelées en khm.my. *pandāy*, mais encore de simples villages clôturés, entre les deux les enceintes de temples dont les accès et les angles étaient marqués de *gopura*.

Ici, on voit se rejoindre le profane (village) et le sacré (temple). Dans le deuxième cas, je propose de voir dans *pandāy* une double propriété. Il désignait non seulement l'enceinte matérielle mais encore la frontière entre le sacré (temple) et le profane (territoire environnant). J'ajouterai à l'appui que le synonyme *kar* vu plus haut a donné un dérivé lexical *kaṃṇār* /kəmnaa/ à connotation surnaturelle aussi,

(33) Fait signalé par Barth depuis 1885 : « Je ferai seulement observer que *pura* ne désigne pas nécessairement une ville fortifiée et que, en dehors des sanctuaires, du palais du roi et des fortifications, les villes du Cambodge paraissent avoir été autrefois ce qu'elles sont encore aujourd'hui : des agglomérations plus ou moins considérables de cases recouvertes de chaume », *Inscriptions sanscrites du Cambodge* : 54-55.

(34) A subsisté jusqu'à présent : verbe *kār* /kaa/ ayant de nombreux dérivés.

(35) Voir par exemple H. Parmentier, *L'art khmèr classique*, 1939, II : 248.

désignant un moyen de protection magique : « amulette, talisman, ... ». Donc, pour *pandāy* il faut retenir la connotation sacrée pour comprendre le succès de ce nom « Bantéay » dans la désignation des temples khmers.

2.3. Pour finir, un mot à propos des termes moins usités mais cependant d'un intérêt insolite.

Ghlāmñ, Khleang, /kleaŋ/, dont le sens moderne est « entrepôt, magasin, trésor », n'est aberrant qu'en apparence. Noté *glāñ* en pré-angkorien, il était très vraisemblablement emprunté au dravidien³⁶. Au sens de « trésor », il était assimilable à *kanloñ* (cf. *sup.*, 1.3) vu comme une chambre où se gardait « le trésor d'un temple », ou « une annexe de temple », d'où parfois « le temple » lui-même³⁷ (fig. 3).

Vimāna se rencontre dans Piméanakas, *Bimān ākās* /pimiənaakaah/, litt. « palais céleste ». Ce terme a en khm. une connotation plus béatifique que véritablement sacrée, d'où son manque total de succès dans l'onomastique religieuse³⁸.

Prāṅ(ṅ), Prang /praaŋ/ présente un problème sémantique ardu, car son parcours au Cambodge est parsemé d'incohérences. Il était bien connu en angkorien³⁹, noté *prāṅgaṇa*, *prāṅga* ou *prāṅg*, attesté dans des locutions quasi identiques, i.e. *kamluñ (vraḥ) prāṅgaṇa* « au sein du *pr.* ». De toute évidence, il remontait au sk. *prāṅgaṇa* désignant « une cour », ou « une sorte de tambour ». G. Coedès l'a rendu partout par « cour », entendons « cour de temples », interprétation plausible, vu la monotonie des contextes, mais encore difficile à accepter, car notre *prāsāda* est apparu aussi dans le même genre de contexte, e.g. *kamluñ prāsāda* « au sein du *prāsāda* » (cf. *sup.*, 1.3 : K. 91). Donc, sous Angkor, les deux termes semblaient désigner des objets similaires, à savoir des « tours, ou temples » dont la différence nous échappe complètement. Cela du moins, on peut l'affirmer du khmer moyen dont les auteurs parlent des *prāṅg* comme des « tours », sans ambiguïté aucune. Dans l'onomastique moderne, fait curieux, *prāṅg* s'applique à la grande pyramide de Koh Ker (fig. 2) dans le langage de tous les Khmers, emploi corroboré par les auteurs étrangers, alors que dans le lexique général il désigne de « grands monuments funéraires » bouddhiques, *stūpa*, abritant les restes de grands personnages ou de leurs familles. Nous voici donc en face de plusieurs énigmes et questions. Le vieux khmer, apparemment productif, n'a en fait apporté aucune indication sémantique claire et précise. Comment le sens de *prāṅ(ṅ)* a-t-il évolué de « cour » (dans l'étymon sk.) à « édifice religieux de type pyramidal » (symbolisé par Koh Ker)? Ensuite, y a-t-il eu un rapport morphologique entre cette pyramide et les grands *stūpa* modernes pour justifier le transfert de signifiant? D'aucuns ont tenté de répondre à ces questions avec malheureusement des arguments peu valables, dont je cite seulement un cas, absurde, à savoir l'origine siamoise du *prāṅg*. Le terme est sk., et non pāli. Les mots sk. en siamois avaient tous transité par le vieux khmer, et d'ailleurs *prāṅgaṇa* était apparu dans les textes khmers dès le x^e siècle.

(36) Cf. S. Pou, « Dravidian Loanwords in Khmer » (à paraître).

(37) A propos de Phimai, Aymonier a noté un édifice près de la porte d'entrée principale nommé en khmer « Preah Kleang », dans *Le Cambodge*, II : 119 et fig. 18.

(38) Notons que les locuteurs khmers du commun ont toujours rendu cette notion de « char aérien » par *prāsād aṅtael* /prəsaət əndaet/, litt. « palais flottant », d'où le nom de certains temples noté « Prasat Andet ».

(39) Dont voici quelques exemples :

— *la mān kamluñ prāṅgaṇa neḥ* (K. 352, x^e s., *IC V* : 129, l. 37).

— *vraḥ prāsāda vraḥ prāṅgaṇa* (K. 194, xii^e s., *BEFEO XLIII* : 143, l. 3).

Voilà l'état réel du problème lexical dont les historiens de l'art pourraient tenir compte avec plus de profit dans leurs recherches sur les « Prang ».

Quant à *ktī*, Kdei /kdey/, il est d'étymologie claire et sans conteste, i.e. sk. *kuṭi* « cellule, niche », et son usage en khmer est aussi facile à saisir et à suivre. Courant en vx.khm., il était à beaucoup d'égards assimilable à *kanloñ* (*sup.*, 1.2), se référant à « l'intérieur étroit d'un temple », d'où « un petit temple ». Et on notera au passage qu'il était souvent préfixé du sacré *vrah̄*. Néanmoins les exemples onomastiques modernes sont rares, tels que Bantéay Kdei, Kdei Ang. Cela aussi s'explique facilement par la concurrence de son doublet savant *kuṭ* /kot/ devenu exclusif maintenant, au sens de « cellule, demeure des moines ».

Ce tour d'horizon des principaux éléments de l'onomastique des temples khmers a mis en lumière leur point de départ et les étapes de leur évolution sémantique. Celle de *prāsād* ou *ghlāmñ* remonte au début de l'histoire ; celle de *pandāy* et *guk*, à l'époque moyenne ; et *khaeñ* de Bakheng est actuellement un fossile, car son sens initial de « fort, puissant, viril » s'est abâtardi en « fier, orgueilleux ». Chaque période de l'histoire a donc contribué à la formation du système actuel, et cela ne saurait mieux s'illustrer que dans les noms d'Angkor lui-même.

III. LES NOMS D'ANGKOR

La chute d'Angkor (milieu du xv^e s.) fut suivie par le déplacement irréversible du centre politique vers le Sud, concrétisé par la fondation de nouvelles capitales, toujours de plus en plus éloignées vers le Sud. Au même moment, la nouvelle foi bouddhiste theravādin prit de l'importance et agrandit sa superstructure au Cambodge par ses principes spirituels et moraux.

1. Les bouleversements politiques et religieux n'ont point touché au prestige d'Angkor. La vieille cité a conservé son caractère sacré ; elle est restée un symbole khmer jusqu'à nos jours. Dénommé *Yaśodharapura* à sa fondation, d'après Yaśovarman I, elle était aussi plus simplement appelée *vrah̄ nagara* « la cité royale, ou sacrée ». Il y a de fortes chances qu'elle fût toujours dénommée ainsi par le peuple, autrement dit elle était « la cité » par excellence, *nagara*. La cité est certes éternelle, mais le signifiant *nagara* devait pour survivre subir des changements phonétiques au sein des bouleversements qui ont affecté le système khmer pendant plusieurs siècles pour enfin aboutir au phonétisme actuel. Bien que ce sujet ne soit pas présentement notre propos, je tiens à noter une fois pour toutes l'évolution phonétique de *nagara* : /nəgər > nəkər > əŋkər > əŋkəw/, cette dernière forme notée par les Européens : Angkor⁴⁰ (fig. 3).

La popularisation du nom — sans affecter nullement sa connotation sacrée — indique que l'histoire de la cité appartenait au peuple et qu'elle allait être ré-écrite par lui. Certes, quelques souverains sont retournés à Angkor au xvi^e siècle, comme en témoigne l'épigraphie d'alors⁴¹, mais ils n'ont fait que de brefs séjours plutôt symboliques. D'ailleurs, cette épigraphie mentionne aussi d'autres visiteurs, gens du

(40) Deux facteurs ont déterminé cette évolution : a) absence d'accentuation de la première syllabe ou pré-syllabe, trait permanent du khmer ; b) dévoisement progressif des occlusives sonores vélaires, palatales, probablement du xv^e au xviii^e siècle.

(41) Sur l'épigraphie d'Angkor en khm.my. voir mes études dans *BEFEO* (1971-1975).

commun venus de toute part. Et ces voyages avaient tous un aspect de «pèlerinage» (*sambah*) qui primait tous les autres.

Le nom *Aṅgar* — aboutissement du sk. *nagara* — fut appliqué aux deux sites capitaux du groupe. La cité ancienne, avec son enceinte et son Bayon, garda le nom de «Grande cité», *Aṅgar Dham*, Angkor Thom, équivalant à sk. *mahānagara*. A ses côtés, vers le Sud, le temple érigé au XII^e siècle par Sūryavarman II fut dénommé *Aṅgar Tūc* «le petit Angkor», «petit» à connotation simplement dimensionnelle. Du fait de l'implantation de deux monastères bouddhistes theravādin en son sein, il reçut également le nom d'*Aṅgar Vall*, soit «Angkor avec monastères». Les deux noms sont encore employés indifféremment par tous les Cambodgiens, «Angkor Vall» étant exclusif seulement chez les visiteurs d'Occident⁴².

2. Comment le peuple allait-il ré-écrire l'histoire d'Angkor dans cette période post-brahmanique? Il importe de rappeler un fait déjà analysé⁴³ à savoir que le theravāda, en succédant aux religions brahmaniques et au mahāyāna et en leur enlevant la primauté, ne les a point balayés dans leurs grands principes. Il en a récupéré beaucoup en élaborant et instaurant un nouvel ordre dont le syncrétisme n'exige plus maintenant de démonstration.

A cité sacrée, bâtisseur sur-humain : cela s'est vu dans différentes civilisations du monde. Les anciens Mōns par exemple avaient attribué au Buddha la fondation de leurs cités, en particulier Pagan. Mais les Khmers n'ont jamais témoigné de la même tradition au cours de leur histoire. Ils vénèrent la personne du Buddha, son enseignement, sans le faire intervenir dans des affaires terrestres, même à propos d'une cité sacrée. C'est à Indra qu'ils ont eu recours pour assumer ce rôle de créateur, ce qui a donné naissance au récit suivant.

Il s'agit de l'Indra bouddhique, dieu suprême du Traitriṅs, serviteur zélé du Buddha. Il avait adopté un fils humain, fils de roi, nommé Ketumālā /kaetmiəliə/, qu'il emmena vivre dans son royaume céleste, au milieu des joies et de la béatitude. Leur bonheur ne dura point, car les dieux ne purent supporter plus longtemps l'odeur humaine du prince. Ils se ligüèrent pour demander son départ du ciel. Indra, déchiré, dut accepter la requête de ses pairs. Il renvoya Ketumālā, aussi déchiré que lui, sur la terre, non sans le faire accompagner par l'architecte divin Bisṅukār (sk. *Viśvakarman*). Celui-ci reçut la mission de bâtir une cité pour le prince Ketumālā, cœur d'un futur royaume ; il choisit pour cela le site d'Angkor. Afin d'apaiser la peine et la nostalgie du prince, il dut construire un palais «qui rappelât celui d'Indra au ciel», à savoir Vaijayant ou Bejayant, /pəcəyɔən/. Notons aussi qu'un taureau sacré fut chargé de la garde de la cité, pour lequel un temple fut élevé dans la direction du Sud-est, et baptisé du nom même du taureau (cf. *inf.*, 4.3).

Voilà, en ce qui nous concerne, l'essentiel de la légende, laquelle occupe une place prépondérante dans la culture khmère post-angkorienne. Elle a inspiré des poètes et nourri de nombreux lettrés, est donc entrée dans la littérature khmère sous forme d'épopée mineure — aux côtés du *Rāmakerti*. Elle continue de se transmettre oralement, non seulement sur le territoire cambodgien actuel mais encore dans les communautés khmères au-delà des frontières (Thaïlande et Sud-Vietnam). Certes, elle a captivé le cœur des Khmers et nourri leur âme grâce à son merveilleux. Mais au-delà de ce merveilleux, le chercheur découvre un arrangement

(42) Sur Angkor d'alors, voir B. P. Groslier, *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle...*, Paris, 1958.

(43) Cf. S. Pou, «Notes on Brahmanic gods...», *op. cit.*, 1988.

narratif astucieux et très attrayant de divers éléments culturels épars. Son origine première ne saurait donc être attribuée à un Cambodgien du commun, mais plutôt à un poète-lettré (*kavipaṇḍil*) de la haute époque khmer-moyenne, dont le style poétique élevé et exaltant la haussait au rang d'épopée. Notre tâche ne s'arrête pas présentement à constater les beautés de l'œuvre littéraire; il nous incombe de trouver les raisons de la légende et sa finalité afin de lui donner un sens.

3. Avant d'entamer cette démarche, rapportons quelques témoignages épigraphiques relatifs aux noms d'Angkor.

Une inscription du xvr^e siècle par le roi Jayajetṭhā, donc en khmer moyen, nomme Angkor ainsi : *braḥ mahānagar indrapraṣṭh ... braḥ bisnulok*⁴⁴.

Une autre inscription datée de 1632 A.D. l'appelle : *indapatth mhānagar sri sudhar pavar bisnulok*⁴⁵.

A l'analyse se dévoilent les constantes suivantes :

- *mahānagar*, «la grande cité», terme sans problème,
- *sri sudhar*, écho lointain de l'original *Śrī Yaśodharapura*, fondé par Yaśovarman I,
- *bisnulok*, écho lointain de Paramaviṣṇuloka, nom posthume de Sūryavarman II, fondateur d'Angkor Vatt.

Jusque-là nous sommes dans les lignes historiques (cf. *sup.*), et soulignons que les auteurs de ces inscriptions apparaissent cultivés, lettrés, des hommes qui avaient une connaissance, même relative, du passé non seulement à travers la transmission orale mais encore par les textes.

Le nouvel élément dans ces titulatures de la cité est *indrapasth* et *indapatth*, deux formes indo-aryennes (respectivement sanskrite et pāli) d'un même nom signifiant «la cité d'Indra». Un nouveau protagoniste, le dieu Indra, fait donc son entrée sur la scène du Cambodge médiéval, pour fonder la cité d'Angkor. D'après ce qui est exposé plus haut (*sup.*, 2), les Cambodgiens dans leur légende le représentaient sous la figure du dieu bouddhique du Traitriṅs. Mais gardons-nous du leurre, car nous savons qu'Indra a une double appartenance dans certaines cultures de l'Asie du Sud-Est, dont celle du Cambodge⁴⁶. P. Mus l'a bien montré en 1934 à propos du Champa⁴⁷. Dieu prédominant dans le Veda, Indra régnait à la fois sur le ciel et sur la terre. Ici-bas, il avait un royaume donc une cité — réplique du ciel —, et avait un comportement tout humain. Or, puisque l'Indra brahmanique était bien connu des Khmers dans l'ancien Cambodge, ne peut-on pas concevoir que la même tradition de double royaume était aussi connue au Cambodge avant l'heure du theravāda, et que le royaume terrestre portait le nom d'Indrapraṣṭha? En cherchant bien dans l'épigraphie, même si celle-ci ne porte pas témoignage du mythe, j'ai trouvé un village khmer (*sruk*) du xr^e siècle portant le nom de cette divine cité, noté *Indraparāss* (K. 292, IC III, 210 : 15). Ce nom sk. d'une petite localité, en plus khmémisé, indique la popularisation d'*Indrapraṣṭha* sous Angkor. Lorsqu'il apparaît dans l'inscription du xvr^e siècle susmentionnée, il avait encore sa forme sk., indice en khmer d'une origine ancienne⁴⁸.

(44) Cf. IMA 3, dans *BEFEO* LVII, 1970 : 111, l. 18.

(45) Cf. IMA 16b, dans *BEFEO* LIX, 1972 : 239, l. 20-21.

(46) Cf. de nouveau S. Pou «Notes on Brahmaic gods...» *op. cit.*, 1988.

(47) P. Mus, *L'Inde vue de l'Est...*, 1934 : 20-21.

(48) Cf. S. Pou, «Le pāli au Cambodge», dans *Nouvelles inscriptions du Cambodge* I, 1989 : 118-132.

Donc, après la chute d'Angkor, les Khmers avaient encore souvenance, même légèrement déformée, de l'Indra brahmanique et de sa cité Indrapraṣṭha. Les lettrés, vu leur qualité, étaient les premiers à s'en souvenir, puis à s'en servir dans leur création littéraire. Ils ont évidemment retouché les traits du dieu brahmanique en lui adjoignant des qualités du dieu bouddhique, et surtout en lui conférant le nom supplémentaire pâli de *Kosiy* /kaosey/⁴⁹.

La légende d'Angkor, ou le mythe, n'est pas simplement un fruit du hasard. Elle illustre une des plus belles créations populaires, non sortie du néant, mais composée à partir des éléments appartenant à plusieurs traditions, en l'occurrence une indienne hindu et une sud-est-asiatique bouddhique. Le talent des poètes a fait le reste, et enraciné la légende : cela frise le génie. Ajoutons que le cycle semble englober aussi des noms de monuments moins fameux. Par exemple : « Beng Méaléa » ne rappellerait-il pas *Ketumālā*, et « Preah Enkosei » (fig. 3:17) le *Kosiy* médiéval ?

4. Aussi compliquée que paraisse la trame du cycle, on pourrait la démêler en composantes, pour les mettre en valeur et leur donner un sens.

4.1. A la base, on retrouve des universaux à commencer par la fondation d'une cité par un être sur-humain, en l'occurrence Indra, dieu à double face. Dans le cheminement, mélange des protagonistes divins avec un humain dans une pseudo-harmonie, toute éphémère. Enfin, récupération de ce qui est récupérable par une nouvelle foi triomphante, i.e. le bouddhisme theravāda⁵⁰.

4.2. Souvenance historique plus que mince, mais remarquablement exacte et vivace. Le terme de *nagara* a donné « Angkor ». Yaśovarṃa I a laissé son nom à *Yasodhar*, *Sudhar*, « Angkor Thom », qui a engendré plus au Sud au xvi^e siècle « Srey Sandhor ». Sūryavarṃa II, alias Parama- ou Mahā-, viṣṇuloka, a laissé le sien à sa fondation, d'où *Bisṇulok*, autre nom d'« Angkor Vatt ».

4.3. Des vestiges brahmaniques également vivaces comportent en premier lieu le mythe d'Indra et de sa cité *Indrapraṣṭha*. Puis vient *Viśvakarman*, personnage reconnu par les Indiens comme bâtisseur des palais royaux et des cités. Incorporé dans le monde bouddhique khmer et nommé *Bisṇukār*, il a bâti une cité sur le site d'Angkor pour un humain et d'après un modèle céleste. En particulier, il a érigé un *prāsād* hors du commun d'après celui d'Indra, dénommé *Bejayanī*, d'où « Bayon ». D'autres divinités brahmaniques sont laissées dans l'ombre, même le grand Īsūr/Śiva. Cependant la monture du dieu, Nandin, a été incorporée à l'œuvre merveilleuse, comme gardien de la cité, logé dans le temple de « Prasat Krol Kō » (fig. 3:1).

4.4. Le tout rassemblé par les mains des poètes *kavipañḍil*, et finement ciselé baigne dans l'ineffable « foi » theravādin comme elle était connue et sentie à cette époque. La légende a conquis facilement le cœur du peuple entier bouddhiste, instruit dans la croyance en Indra comme sauveur des humains et le vénérant, et qui accepte dorénavant d'assimiler la cité angkoriennne à *Indrapraṣṭh*, et le grand temple de « Bayon » (fig. 3:8) au palais céleste *Bejayanī*.

*
**

(49) Sur ce nom, cf. Malalasekera, *Dictionary of Pāli proper Names*, I : 699-700.

(50) Cf. Le Cycle arthurien en Europe.

Cet aperçu des noms de monuments, conçu comme une étude de linguistique historique, a exploré les principaux documents écrits, graphiques et oraux, existant depuis le début de l'épigraphie khmère. Étude appuyée tout au long sur la sémantique et la phonétique, elle a donc accordé naturellement une grande place, trop négligée des chercheurs, à la part des locuteurs, tant à travers la réalité historique dans le passé que dans les usages linguistiques courants de la communauté actuelle. Or, ces locuteurs représentent les témoins par excellence de la vie des monuments. Notre étude a donc mobilisé beaucoup de faits culturels des diverses époques de l'histoire, lesquels jettent par contrecoup des lumières précieuses sur le vocabulaire (lexique et onomastique). Les noms analysés ici, même en nombre limité, se dessinent comme des composantes d'une petite structure au sein de la grande structure qu'est le cadre culturel du Cambodge. Le terrain dégagé représente un véritable programme — au sens didactique — où devraient s'incorporer les données recueillies dans le futur.

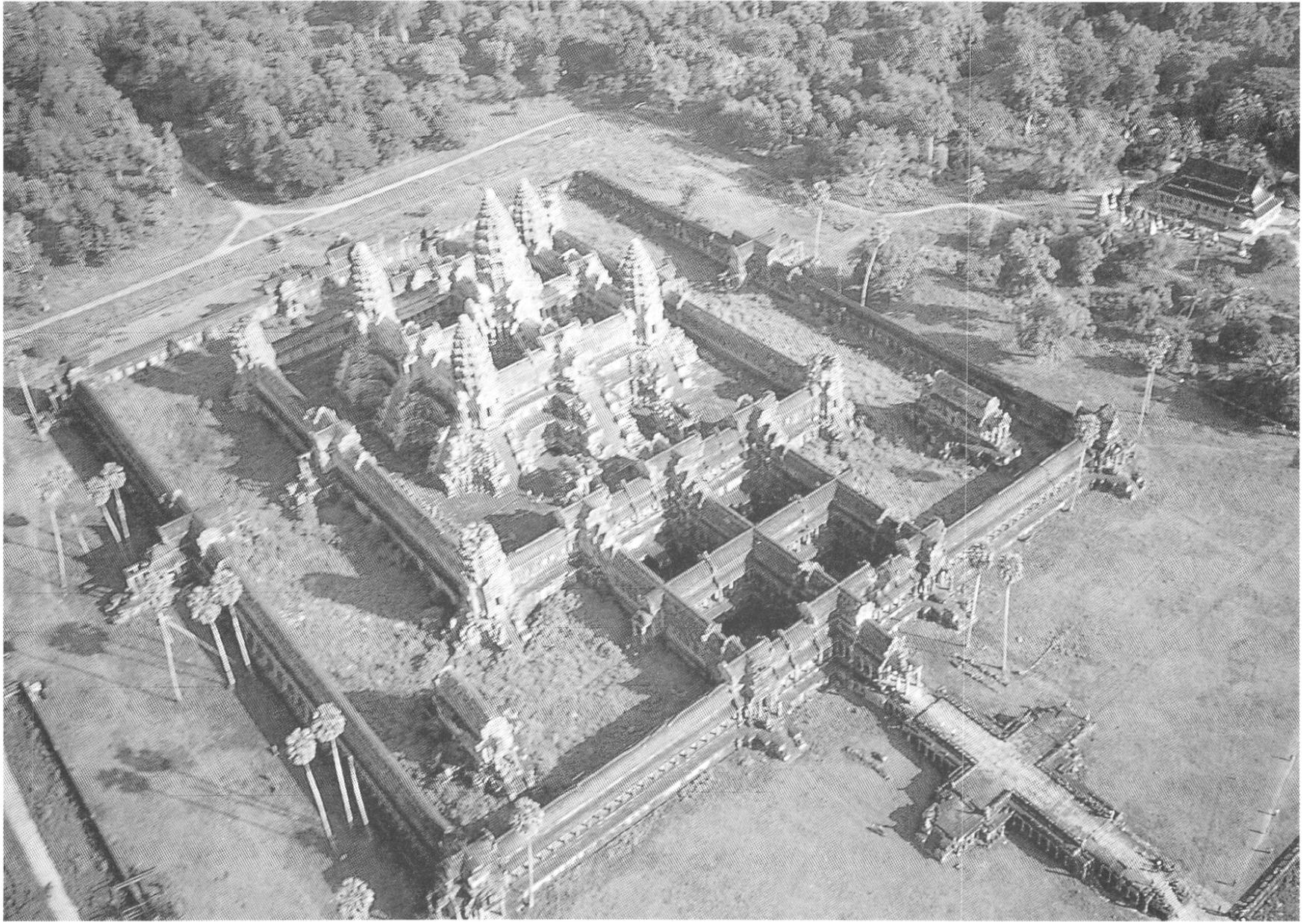
GLOSSAIRE

- aṅg*, Ang (sk.) : corps, membre, membre viril, liṅga de Śiva ; titre princier depuis l'époque moyenne.
- aṅgar*, Angkor (sk. *nagara*) : cité, capitale, royaume ; n. donné aux deux principaux monuments d'Angkor : A. Thom et A. Toc.
- aṅgar dham*, Angkor Thom : le grand Angkor, capitale angkoriennne ; groupe de monuments centrés autour du Bayon.
- aṅgar lūc*, Angkor Toc : le petit Angkor, i.e. Angkor Vatt.
- aṅgar vall*, Angkor Vatt : Angkor abritant des monastères bouddhiques (cf. Angkor Toc).
- bejayant* (sk. *vaijayanta*, p. *vejayanta*) : n. du palais d'Indra au ciel dont la réplique terrestre est le palais d'Angkor Thom (cf. Bayon).
- bimān*, Piméan (sk.) : char ou palais aérien ; résidence des bienheureux (cf. Prasat Andet).
- bimānākās*, Piméanakas : le char céleste (cf. préc.).
- bisṅukār* (sk.) : n. en khm. de l'architecte divin qui a construit ici-bas des édifices sacrés, dont en tête la cité d'Angkor avec son Bayon (cf. *Viśvakarman*).
- bisṅulok* (sk.) : n. donné au temple d'Angkor Vatt par les Khmers depuis l'époque moyenne (cf. *Paramaviṣṅuloka*).
- braḥ go* : le taureau du dieu ; celui de Śiva : Nandin (cf. *Pāgo*).
- braḥ indakosiy*, Preah Enkosei (p.) : n. d'un temple et de son monastère moderne (cf. *kosī*).
- braḥ khān* (*jāyasrī*), Preah Khan (vx.khm. *vraḥ khān*) : épée sacrée victorieuse du roi ; n. d'un temple fondé par Jayavarman VII, dénommé en sk. *jayasrī*.
- bhnam*, Phnom (vx. khm. *vnam*) : montagne, mont, colline ; temple, sanctuaire.
- bhnam jīsūr*, Phnom Chisor (sk.) : n. d'un temple du XI^e siècle fondé par Sūryavarman I (cf. *Sūryaparvata*).
- bhnam ruñ*, Phnom Rung (vx. khm. *vnam ruñ*) : la large montagne ; n. de quelques temples, dont le célèbre Phnom Rung en Thaïlande.
- chmār*, -Chmar (khm.) : petit, de moindre importance ; menu, fin.
- duol*, Tuol (vx.khm. *dval*) : monticule, tertre ; édicule.
- dham*, Thom : grand, imposant, majestueux.
- gopura* (tamil *gopuram*) : n. donné par les savants aux tours surplombant les coins et les entrées des enceintes de temples.
- guk*, Kuk (chinois) : prison, cellule ; trou rond creusé dans le sol à des fins rituelle ou domestique ; intérieur d'un petit temple ; n. donné à des temples khmers de petite taille.
- guhā*, Kohéa, Kohe (sk.) : grotte, cavité ; intérieur d'un petit temple ; petit temple.
- ghlāmñ*, Khleang (dravidien) : entrepôt, magasin ; cavité où se gardaient les objets précieux ; trésor d'un temple ; annexe d'un temple important.
- indapalth*, Entabat (p.) : n. donné à Angkor à l'époque moyenne, puis au Cambodge pré-moderne (cf. suiv.).
- indraprasth*, Entraprah (sk.) : n. du royaume terrestre d'Indra et de sa cité ; n. donné à la cité d'Angkor bâtie par Bisṅukār sur l'ordre d'Indra ; n. du Cambodge médiéval.
- indreśvara* (sk.) : n. ancien du Bakong, d'après son fondateur Indravarma I.
- īsūr* (sk.) : le seigneur ; n. donné par les Cambodgiens à Śiva depuis le début de l'histoire.
- iśvarapura* (sk.) : n. du site originel de Bantéay Srei.
- jayasrī* (sk.) : les insignes de la royauté, en particulier l'épée sacrée (cf. *braḥ khān*).
- kanloñ* (vx.khm.) : cavité, chambre, intérieur d'un petit temple ; le temple ; trésor du temple, archives.
- ketumālā* (sk.) : dans Angkor médiéval, légendaire, n. porté par le premier souverain dont la cité fut bâtie, sur l'ordre d'Indra, par Bisṅukār.
- Koḥ Ker*, Koh Ker (vx.khm. *gargyar*) : arbre *Hopea odorata* (Dipter.) ; n. très corrompu donné au groupe de temples bâtis par Jayavarman IV.
- kosiy* (p.) : autre n. d'Indra bouddhique, devenu populaire dans les textes comme dans le folklore.

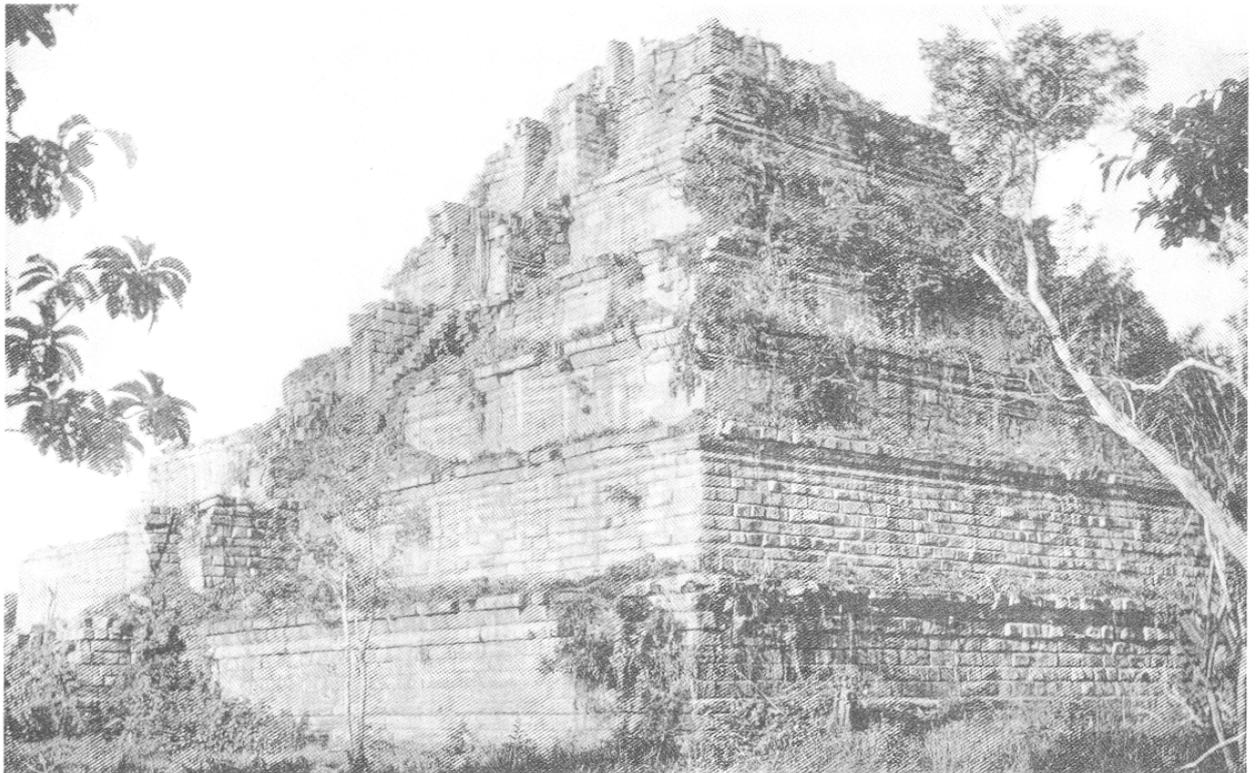
- ktī*, Kdei (sk.) : cellule, cellule de religieux, surtout des moines bouddhistes ; niche dans les temples ; intérieur d'un petit temple ; petit temple.
- ktī aṅg*, Kdei Ang : temple du liṅga (cf. *aṅg*, et préc.).
- khnār*, Khnar (vx.khm. *knar*) : protection, qui protège ; enceinte de localité, de temple.
- lalāy*, Lolei (sk. *hariharālaya*) : séjour de Harihara ; n. d'une des capitales de Jayavarman II, site historique ; n. porté par l'act. temple de Lolei.
- mandīr* (sk.) : palais, demeure de prince ; grand édifice public.
- mahānagar* (sk.) : la grande cité ; n. donné à tout le groupe d'Angkor.
- nagar* (sk.) : cité ; royaume ; Angkor.
- pandāy*, Bantéay (khm.) : moyen de protection ; enceinte de localité (clôture, levée de terre, rempart, mur) ou de temple ; village, ville, temple ; forteresse, caserne de soldats.
- pandāy ktī*, Bantéay Kdei : n. d'un monument khmer (cf. *pandāy* et *ktī*).
- paramaviṣṇuloka* (sk.) : n. posthume de Sūryavarman II, fondateur d'Angkor Vatt dit Bisnulok.
- pāgañ*, Bakong (vx.khm. *vakoñ*) : sorte de lys *Crinum asiaticum* (Amaryll.) ; n. de localité ancienne donné postérieurement à *Indreśvara*, temple fondé par Indravarma I.
- pāgo*, Bako (khm. *braḥ go*) : taureau du dieu Śiva, i.e. Nandin ; n. donné postérieurement au temple act. de Bako (cf. *braḥ go*).
- pākhaeñ*, Bakheng (khm. *braḥ khaeñ*) : membre viril sacré, liṅga de Śiva ; n. donné postérieurement au temple fondé par Yaśovarman I, et dénommé en sk. *Yaśodha-reśvara* et en vx.khm. *vnam kantāl*.
- pārāy*, Baray (? vx.khm. *vraḥ anrāy*) : n. donné aux bassins sacrés angkoriens ; étendue d'eau (lac, étang, réservoir).
- pāyān*, Bayon (p. *vejayanta*) : réplique terrestre du palais d'Indra ; n. légendaire du grand monument de Jayavarman VII à Angkor Thom.
- piñ mālā*, Beng Méaléa : n. très corrompu d'un temple, rattachable à *Kelumālā*.
- prae rūp*, Prè Rup (khm.) : n. d'un rite funéraire qui consiste à rassembler les cendres du mort après crémation, pour reconstituer son image ; n. donné postérieurement à la grande fondation de Rājendravarman, très vraisemblablement dédiée à son ancêtre éloigné Viśvarūpa.
- prāṅg(ṅ)*, Prang (sk.) : cour ; ? intérieur d'un temple de type pyramidal ; grand *stūpa* actuel.
- prāsād*, Prasat (sk.) : temple, palais princier.
- prāsād aṅtaet*, Prasat Andet (khm.) : temple ou palais flottant dans les airs (syn. de *bimān*).
- prāsād khnār*, Prasat Khna (khm.) : le temple et son enceinte ; temple du village de « Khnar ».
- prāsād krol go*, Prasat Krol Kô (khm.) : temple-étable ; n. d'un petit temple censé avoir abrité le taureau sacré, premier gardien de la cité d'Angkor, et situé au N.-E. du Bayon (ne pas confondre avec le « Bakô/Preah Kô » du groupe de Roluos).
- pūrī*, *pūr*, Borey, -Bor (sk.) : endroit entouré d'un moyen de défense (clôture, rempart, fortification, ...), i.e. village, ville, temple.
- raluos*, Roluos (khm.) : arbre *Erythrina indica* (Papillion.), ou arbre corail ; un arbre du paradis d'Indra ; n. de site historique recouvrant aujourd'hui Bako, Bakong et Lolei.
- ruñ*, -Rung (khm.) : grand, large ; élevé.
- sampūr*, Sambor/Mékong (sk.) : n. dérivant de *Śambhupura*, ville de Śiva.
- sampūr vraī kuk*, Sambor Prei Kuk : n. d'un temple pré-angkorien, dérivant d'Īśānapura, ville d'Īśānavarma I.
- srī sundhar*, Srey Santhor (sk.) : forme médiévale de *Yaśodharapura* antique ; n. donné également à une capitale du xvi^e siècle.
- sūryaparvata*, *sūryādri* (sk.) : montagne de, ou temple fondé par Sūryavarman I, act. Phnom Chisor.
- tūc*, -Toc (khm.) : petit, secondaire.
- vatt ek*, Vatt Ek (sk. *vakakeśvara*, vx.khm. *vak ek*) : n. d'un temple.
- vatt khnāt* (sk.) : forme très altérée d'un ancien *Trailokyanātha* ou *Lokanātha* ; n. d'un temple.
- vimaya*, Pimai (sk.) : n. d'un Buddha mahāyānique ; n. d'un temple du xi^e siècle, aujourd'hui en Thaïlande.
- vihār*, Vihéar (sk.) : monastère ou temple bouddhique ; lieu de culte, temple en général.
- viśvakarman* (sk.) : n. de l'architecte divin qui a bâti tant de résidences au ciel comme sur la terre ; a donné le légendaire khmer *Bisṅukār*, architecte d'Angkor.
- viśvarūpa* (sk.) : un des n. de Viṣṇu ; n. d'un ancêtre de Rājendravarman, vénéré parmi les divinités du temple act. de Prè Rup ; ce temple.
- yaśodharapura* (sk.) : la cité glorieuse ; celle de Yaśovarman I, i.e. Angkor.

BIBLIOGRAPHIE

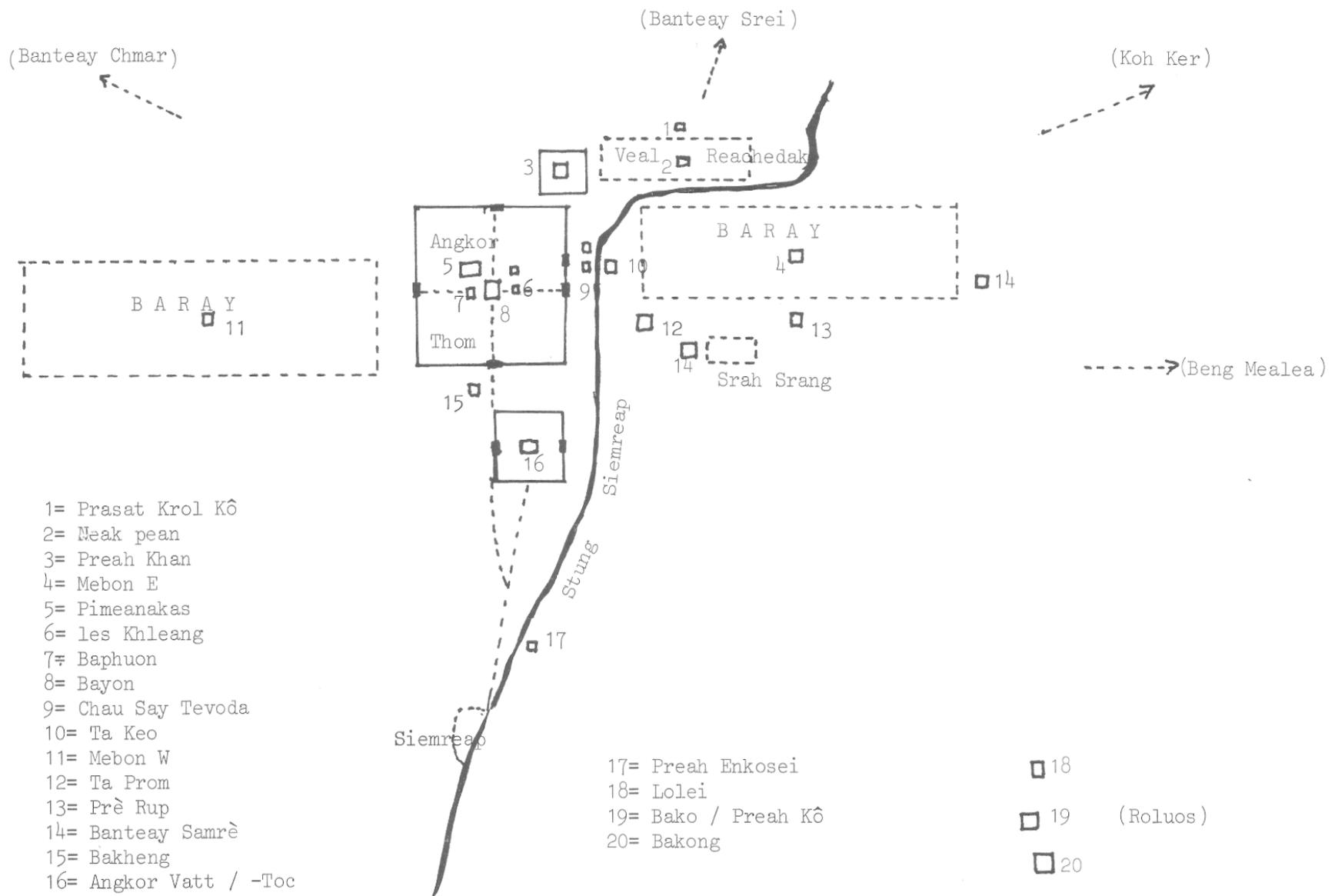
- ANG Ch., *Les êtres surnaturels dans la religion populaire khmère*, Paris, Cedoreck, 1986.
- ANG Ch., «The Place of Animism within Popular Buddhism in Cambodia. The Example of the Monastery», *Asian Folklore Studies* 47, 1988 : 35-41.
- ANG Ch., «La communauté rurale khmère du point de vue du sacré», *JA CCLXXVIII*, 1990, 1-2 : 135-154.
- AU Chh., «Études de philologie indo-khmère. (V) A propos de la statue dite du 'Roi Lépreux'», *JA CCLVI*, 1968, 2 : 185-201.
- AYMONIER E., *Textes Khmers*, publiés par ..., Saïgon, 1^{re} série, 1878.
- AYMONIER E., *Le Cambodge*, Paris, Leroux, 3 vol., 1900-1904.
- BARTH A., *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1885.
- BUTOR M., NOUTH N., *Angkor silencieux*, Textes de ..., Paris, Sous le Vent, Heidelberg, Braus Verlag, 1988.
- COEDÈS G., *Inscriptions du Cambodge*, Hanoï-Paris, EFEO, 8 vol., 1937-1966.
- FILLIOZAT J., «Gopura 'porte de ville'», *JA CCLXVII*, 1959, 2 : 251-255.
- FINOT L., PARMENTIER H., GOLOUBEV V., *Le temple d'Īśvarapura (Banleay Srei, Cambodge)*, Paris, G. Vanoest, *Mémoires Archéologiques de l'EFEO*, t. I, 1926.
- GROSLIER B. P., *Angkor et le Cambodge au xvi^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris, PUF, 1958.
- KRAMRISCH S., *The Hindu Temple*, Delhi, Motilal Banarsidass, 2 vol., 1980 (1^{re} éd. 1946).
- LEWITZ S., «La toponymie khmère», *BEFEO* LIII, 2, 1967 : 377-451.
- LEWITZ S., «Inscriptions modernes d'Angkor 2 et 3», *BEFEO* LVII, 1970 : 99-126.
- LEWITZ S., «Inscriptions modernes d'Angkor 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16a, 16b et 16c», *BEFEO* LIX, 1972 : 221-249.
- LEWITZ S., «Recherches sur le vocabulaire cambodgien. (VIII) Du vieux khmer au khmer moderne», *JA CCLVII*, 1-2, 1974 : 143-170.
- LUNET DE LAJONQUIÈRE E., *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, Paris, EFEO, 3 vol., 1902-1911.
- MALALASEKERA G. P., *Dictionary of Pāli proper Names*, London, Luzac, éd. de 1960.
- MARTINI F., «De la signification de BA et ME affixés aux noms de monuments khmers», *BEFEO* XLVI, 1, 1951 : 201-209.
- MUS P., *L'Inde vue de l'Est. Cultes indiens et indigènes au Champa*, Hanoï, EFEO, 1934.
- PARMENTIER H., *L'art khmèr primitif*, Paris, EFEO, 2 vol., 1937.
- PARMENTIER H., *L'art khmèr classique*, Paris EFEO, 2 vol., 1939.
- POU S., *Rāmakerti (xvi^e-xvii^e siècles)*, traduit et commenté par ..., Paris, EFEO, 1977.
- POU S., «Note historico-sémantiques», *ASEMI* XII, 1-2 1981 : 111-124.
- POU S., «Lexicographie vieux-khmère», *Seksa Khmer* 7, 1984 : 67-175.
- POU S., «Notes on Brahmanic Gods in Theravādin Cambodia», *Indologica Taurinensia* XIV, 1987-88 : 339-351.
- POU S., *Nouvelles inscriptions du Cambodge (I)*, Paris, EFEO, 1989.



Angkor Vat : le temple (*prāsād*) avec ses tours (*prāsād*)
(phot. Nouth Narang).



Deux vues du «Prang» de Koh Ker
(Extr. de H. Parmentier, *L'art Khmer classique*.
Publication de l'E.F.E.O. vol. XXIX, 1939).



Quelques temples du groupe d'Angkor.